

SITES DE PARIS

Foix...



FOP 47

APRÈS LA BATAILLE : Écrasés de fatigue, des soldats dorment sur le terrain d'un village reconquis.

J'ai vu.

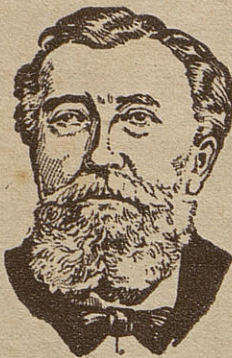
PILULES FOSTER

JAMAIS TROP TARD

Une preuve de plus

On a tort de se croire trop vieux ou trop épuisé pour trouver du soulagement ou même la guérison. Le travail des reins, pour nettoyer le sang de ses impuretés, ne s'arrête qu'avec la vie et, tant que la vie existe, l'individu a le droit d'espérer et le devoir de chercher le remède à son mal.

« J'ai travaillé jusqu'à soixante-dix ans, nous écrit M. Smith, 124, rue Émile-Zola, Sotteville-lès-Rouen (Seine-Inférieure), c'est vous dire que j'ai une grande fatigue des reins et, au commencement de



M. SMITH.
(D'après photographie.)

l'hiver, je fus arrêté brusquement par des douleurs aiguës et lancinantes dans le bas du dos ; mes urines étaient troubles, brûlantes et épaisses. On me soignait pour des rhumatismes ; je ne pouvais plus me baisser et il m'était matériellement impossible de faire mon travail. En l'espace d'un mois les Pilules Foster m'ont rendu la force, la souplesse dans les reins et les articulations ; je suis maintenant bien rétabli ».

(Signature légalisée le 25 janvier 1917).

Les Pilules Foster sont le remède spécial contre les affections provenant des reins et de la vessie, qui sont si pernicieuses pour les personnes âgées ; elles régularisent les urines, débarrassent le corps des impuretés en apportant les éléments nécessaires au bon état de ces organes. Profitez des premiers avertissements, tels que : mal de dos, lumbago, pour leur apporter l'aide qu'ils vous réclament et éviter les rhumatismes, l'oppression, les battements de cœur, l'albumine et la crise finale d'urémie, contre laquelle la médecine est impuissante.

IMPOT SUR LES SPÉCIALITÉS

En raison de la hausse constante des matières premières, des frais de conditionnement et autres, nous ne pouvons plus prendre cet impôt à notre charge.

Prix des Pilules Foster :

3 fr. 50 la boîte ; six boîtes pour 20 francs, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco sur réception du mandat.

H. BINAC, Pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-XVII^e



Ne vous grattez pas si vous avez des démangeaisons, mais faites disparaître rapidement l'irritation causée par un

AFFECTION DE LA PEAU

Vous trouverez un soulagement immédiat et une guérison complète en employant l'

ONGUENT FOSTER

qui, absorbé par les pores, attaque le virus de l'infection cutanée.

Des milliers de témoignages attestent son efficacité remarquable contre :

Eczéma, Herpès, Dartres, Acné, Urticaire, Démangeaisons, Croûtes d'Humour, Piqures de Moustiques, Boutons, Eruptions, Gourme et Vermicules des Enfants, Engelures, Crevasses, Varicelle globuleuse.

Contre les Hémorroïdes, il est sans rival.

Prix : 3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 20 fr. plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco

H. BINAC, Pharmacien
25, rue Saint-Ferdinand, Paris 17^e.

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE

PLUS de SOUS CUISSE de RESSORT DORSAL

Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bié 229, rue St-Honoré PARIS

LE TRAVAIL Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément et des moyens d'en tirer Plaisir CHEZ SOI Bien-être et profit. Un N° spécimen, 44 pages illustrées, 12.000 lignes d'idées pratiques et L'ART D'EN tirer PARTI QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (14^e)

FORCES INCONNUES Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 66. GRATIS

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES Guérison radicale. Notice gratis. NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

PELADE NOTICE GRATUITE SEIT, pharmacien 11, rue Matabiau, Toulouse

Pour conserver les numéros de J'ai vu..., procurez-vous une reliure électrique : Franco 3 fr. 75. L'Édition Française Illustrée, 30, Rue de Provence, Paris.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques, qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (Lyon Médical, 1916).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame.

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

ÉLIXIR

L'emploi du CRESSOL sous forme liquide assure la propreté complète de toute la bouche et de la gorge.

POUDRE, PÂTE ET SAVON

Ces produits, employés avec le CRESSOL liquide, permettent d'assurer le nettoyage mécanique parfait des dents.

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL. — BORDEAUX, PARIS, LONDRES

Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)



GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15).

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



" LA BATAILLE DE L'EMPEREUR " : DES WAGONS ENTIERS CHARGÉS DE CADAVRES ALLEMANDS, RAMENÉS DES CHARNIERS DE MONTDIDIER ET DE NOYON SONT DIRIGÉS VERS LES CIMETIÈRES DE BELGIQUE. DEVANT LES WAGONS ENSANGANTÉS, UN G. V. C. ALLEMAND, FOU D'HORREUR, PRÉSENTE LES ARMES

J'ai vu

et non pas

Manger Tenir

Carté délivrée le

N° 6610

pour de famille

voir au verso-AVIS IMPORTANT

M. VICTOR BORET, ministre du ravitaillement (à droite). — M. VILLEGRAIN, sous-secrétaire d'État (à gauche). — M. FIANCHETTI, président de la Commission municipale (en bas).

La carte d'alimentation est un atout de plus pour la victoire. Telle est l'opinion des présidents des grands groupements de l'alimentation et de l'approvisionnement dont nous donnons ici la photographie. Ils auraient depuis longtemps voulu la voir instituer. On eût ainsi, pensent-ils, évité les spéculations et l'agiotage qui ont provoqué les crises de la vie chère.

TENIR un quart d'heure de plus que l'ennemi — le fameux quart d'heure de Nogi que M. Clémenceau évoqua dernièrement à la tribune de la Chambre — c'est être sûr de la victoire! Et celle-ci appartiendra au plus fort, au plus riche dans la bataille économique qui continue à se livrer plus âpre que jamais, tandis que nos soldats endiguent la suprême ruée.

Trop longtemps, nous autres Français, nous avons manqué de prévoyance et nous avons accueilli avec des sourires de commisération l'institution des cartes de rationnement chez nos ennemis au début du premier hiver de guerre. Quelles gorges chaudes ne faisons-nous pas en parlant du pain KK! Il n'était personne qui ne fût certain que l'Allemagne fût affamée dès janvier 1915!

Depuis quinze jours, toute la France est soumise au régime de la carte d'alimentation, qui permet la répartition de toutes les denrées actuellement rationnées. Il faut louer les pouvoirs publics d'avoir enfin pris cette mesure générale, la seule efficace, la seule susceptible d'empêcher les accaparements, l'agiotage, et par conséquent la disette.

Evidemment, d'autres motifs ont causé la limitation de la consommation de certaines denrées alimentaires : la première de la main-d'œuvre entraînant l'abaissement de la production, l'insuffisance des récoltes, le manque de moyens de transport, la nécessité de réduire les achats de l'étranger afin d'empêcher la sortie de l'or. Mais ce fut avec quelque hésitation que les différents ministres qui se sont succédés à la tête du département du ravitaillement se résignèrent à recourir aux cartes de rationnement.

NOS PREMIÈRES CARTES

L'actuel ministre du ravitaillement, M. V. Boret, réunissant en bloc toutes les cartes restrictives prescrites avant lui a fort sagement agi en instituant la carte d'alimentation. Déjà la carte de sucre avait démontré l'efficacité du régime puisque rien que pour Paris le stock qui, le 14 juin 1916, avant la mise en vigueur de la carte, était de 49 580 sacs se trou-

vait plus que doublé un an après, atteignant 100 231 sacs. Et aujourd'hui la crise du sucre semble conjurée.

La carte de pain — la dernière venue, — que M. Boret nous offre en don de joyeux avènement, — était devenue inévitable, bien que la France, jusqu'en 1914, se suffisait à elle-même pour ses récoltes de blé. Diverses mesures firent que nos paysans délaissèrent la culture du blé pour celle du seigle de l'orge, etc., si bien que nous nous trouvons loin de produire aujourd'hui les 120 000 000 de quintaux de blé nécessaire à la fabrication du pain. Mais si les 300 grammes quotidiens ne calment pas la boulimie des gros mangeurs de pain, ceux-ci se consolent, car les Allemands n'en ont pas 200 grammes, et de tous les Alliés, nous sommes les plus favorisés.

Le charbon! C'est encore la même chose. Qu'on se rappelle les pénibles journées de janvier et de février 1917, les queues interminables et vaines à la porte des charbonniers, les prix fantastiques atteints par le moindre morceau d'anthracite. Les cartes ont permis à la Ville de Paris, en dehors de son stock de précaution, d'assurer la distribution mensuelle de 100 000 tonnes de combustible rien que pour les besoins domestiques.

De même que le problème du ravitaillement, celui des restrictions fut des plus délicats à résoudre, surtout dans une ville comme Paris. Aussi est-ce par une collaboration étroite avec les grands groupements alimentaires que le ministre a pu aboutir à une solution qui, légal sans doute quelque peu les intérêts de quelques-uns, était la seule à prendre. Il est même regrettable que les mêmes dispositions n'aient pas été prises depuis longtemps pour la consommation de la viande, ce qui éviterait de parler aujourd'hui des deux périodes mensuelles de six jours sans viande qui constitueraient un véritable jeûne et non pas une restriction patriotique. D'ailleurs, le système provoquerait fatalement des achats exagérés les veilles et les lendemains des périodes de « jeûne ». Il faut ménager le cheptel, c'est entendu : il eut peut-



M. PRÊTEUX.
(Ligue des boulangères.)



M. BISSON.
(Beurre et œufs.)



M. ROUSSY.
(Charcutiers de Paris.)



M. G. VIRAT.
(Boulangerie de Paris.)



M. LEFÈVRE.
(Syndicat de la boucherie)



M. ROBAGLIA.
(Pâtisseries de Paris.)



M. BUISSON.
(Bouillons-restaurants.)



M. FETTU.
(Épicerie française.)



La marchande des quatre-saisons : « La belle salade ! 8 sous la livre ! »



« Pas fraîche ma sole ! Vous êtes difficile ! »

Une Limande ! Deux francs, c'est pour rien !

être mieux valu ne pas le gaspiller. Ce n'est d'ailleurs pas à l'arrière que se produit le plus grand gaspillage et, quoi qu'on en dise, ceux qui ne sont pas sous les drapeaux se restreignent d'eux-mêmes. Ainsi à Paris, alors qu'en 1913 on avait introduit 50 000 000 kilos de viande de boucherie, il n'en vient plus que 36 à 38 000 000.

L'APPÉTIT DES PARISIENS

La même diminution se remarque d'ailleurs pour la plupart des denrées : 13 000 000 kilos de volailles au lieu de 17 280 000 ; 40 000 000 kilos de fruits et légumes au lieu de 34 034 000 ; 18 000 000 kilos de poisson au lieu de 32 118 000.

Pour établir le rationnement d'une façon à peu près équitable, les pouvoirs publics ont donc dû s'adresser aux corporations de l'alimentation, c'est-à-dire, pour Paris, au Syndicat général des maisons et sociétés d'alimentation et d'approvisionnement, aux Mandataires aux Halles et au Comité de l'Alimentation parisienne.

Le premier des groupements, le Syndicat général que préside M. Jules Prévot, est plus important par le chiffre des affaires qu'il traite que par le nombre de ses adhérents, puisqu'il ne comprend que des commerçants en gros, alors que le Comité de l'Alimentation parisienne, fondé jadis par le « père Marguery » et présidé actuellement par M. Girardin, réunit 24 chambres syndicales et plus de 54 000 détaillants.

Plus que tout le reste de la France, le Ventre de Paris exige beaucoup de nourri-



Un marché découvert sous le viaduc du métro à Grenelle.

ture. A titre d'exemple, il suffit de dire que sur les six milliards d'œufs qu'absorbaient avant la guerre tous les Français, Paris à lui seul en consommait 450 000 000, dont 12 000 000 lui arrivaient, frigorifiés, de Chine et du Japon.

La marchande de volailles

Comme les mêmes commerçants vendent à la fois les œufs, les beurres, le lait et les fromages, il suffit d'indiquer les chiffres de ces produits pour montrer l'importance de cette corporation. En 1910, il est arrivé aux Halles centrales 15 048 619 kilos de beurre, soit 420 000 kilos par jour, au prix moyen de 3 fr. 15 le kilo, représentant un prix de vente général de 47 millions 492 410 francs. Actuellement les arrivages journaliers ne dépassent pas 20 000 kilos, au prix moyen de 5 fr. 60 la livre ! Pour le lait, Paris en consomme 360 millions de litres par an, dont 320 000 000 lui sont fournis par les dépôts des départements et 40 000 000 par les commissions. Enfin, les Parisiens, très friands de fromages en consomment plus de 14 000 000 de kilos par an. Restreindre pour tenir est donc une nécessité absolue et le gouvernement qui ne prendrait pas toutes les précautions dans cet ordre d'idée ne mériterait aucune confiance. Les Français, s'ils sont toujours prêts à protester contre l'incurie, l'incapacité et la spéculation, s'inclinent toujours lorsqu'on fait appel à leur patriotisme. Rien ne doit échapper à la vigilance des pouvoirs publics et les restrictions doivent s'appliquer aussi bien à la table des riches qu'à celle des prolétaires. Les 400 000 repas que servent chaque jour les bouillons-restaurants populaires de Paris pourraient ne comporter qu'un seul plat et un microscopique morceau de pain. Cela n'aboutirait à rien si, dans les cabinets particuliers des restaurants de luxe on continuait à offrir des menus plantureux aux nouveaux riches !

HENRY COSSIRA.



von Hutier.



Otto von Below.



Von Marwitz.



Ruprecht de Bavière.



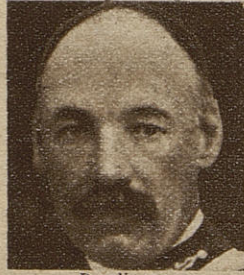
Le Kronprinz.



Le Kaiser.



Douglas Haig.



Rawlinson.



Byng.



Gough.



Currie.



Pétain.



Fayolle.



Le général Foch, qui commande les forces alliées.



Von Ludendorff, qui commande les forces allemandes.

La bataille de la Somme
(la partie noire indique l'avance allemande (d'après Excelsior)).

LUDENDORFF N'A PU ATTEINDRE SES OBJECTIFS

D'après le plan établi par le général Ludendorff, la marche des Allemands devait être foudroyante, et le premier jour ils comptaient franchir plus de 17 kilomètres et se trouver sur la Somme. Les Alliés, sous le choc violent de l'attaque et devant une armée supérieure en nombre, ont cédé un peu de terrain chèrement acquis par l'ennemi, mais sur la quasi-totalité du champ de bataille ils ont brisé l'élan de la ruée. Les cohortes allemandes n'ont pas atteint leurs objectifs bien qu'elles aient multiplié les plus furieux assauts. Jusqu'ici, ce qu'elles ont pu enlever c'est le terrain qu'elles avaient abandonné lors de l'offensive franco-anglaise de la Somme.

J'ai vu.

L'HÉROÏSME DES ANGLAIS AUTOUR D'ARRAS



Fantassins anglais pénétrant dans un village reconquis.

Artillerie lourde en action.

Ce fut grâce au courage dont firent preuve les soldats anglais dans les tranchées et à la violence du feu de leurs mitrailleuses, que la ruée allemande fut arrêtée dès le premier jour de l'offensive, laissant le temps à nos renforts d'arriver. Une division anglaise, au nord d'Arras, repoussa l'assaut de trois divisions allemandes ; deux

autres, au sud de la ville, soutinrent sans broncher le choc de quatre divisions ennemies. Des soldats du Lancashire combattirent jusqu'à ce que tous furent tués ou blessés, et on vit un officier faire lui-même le coup de feu. Les servants d'une seule mitrailleuse comptèrent, après le combat, 450 cadavres amoncelés dans leur champ de tir.

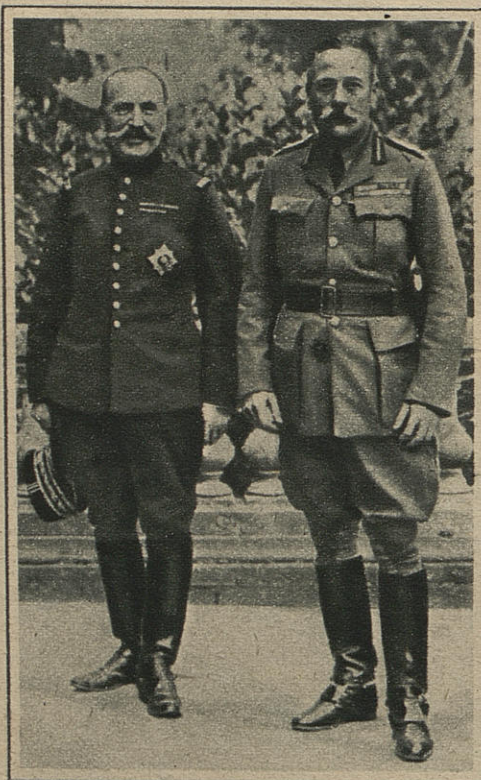
UN GRAND CHEF

PUISQUE l'on s'évertue à nous enfoncer « avec cette fureur, c'est que les affaires de nos adversaires vont mal ailleurs et qu'ils cherchent une compensation ! » Ces paroles, que le général Foch disait le 7 septembre 1914 en s'adressant à ses officiers d'ordonnance, alors qu'au centre de la bataille de la Marne il tenait comme un roc contre les assauts furieux des Allemands de von Bulow, le vainqueur de Fère-Champenoise et de l'Yser, devenu généralissime des Alliés, a pu les répéter à ceux qui ont brisé la dernière ruée de l'ennemi.

L'unité de direction réalisée dans les seules mains de Foch ! Cette seule décision des gouvernements alliés a valu pour l'Entente autant qu'une victoire.

Foch ! C'est le sphinx pour les pangermanistes qui ont beau crié que leur premier but c'est l'anéantissement des forces anglaises. Et les forces de manœuvres que l'état-major impérial lui savait entre les mains retenaient surtout — et pour cause, — l'attention des chefs allemands. Ceux-ci ne savaient-ils pas de longue date que, chez cet homme énergique, les dons du technicien et les dons du soldat s'allient admirablement ?

Né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), le 2 octobre 1851, Ferdinand Foch entra à Polytechnique le 1^{er} octobre 1869. Dès le début de la guerre de 1870, il s'était engagé pour la durée de la campagne et s'était distingué en plusieurs occasions, avant de revenir à l'École, d'où il sortit définitivement, en 1873, sous-lieutenant d'artillerie. Lieutenant en 1875, capitaine en 1878, chef d'escadron en 1891, lieutenant-colonel en 1898, colonel en 1903, général de brigade en 1907, divisionnaire en 1910, Foch, qui était passé par l'École de guerre où il fut un des maîtres les plus éminents de stratégie et de tactique, commanda quelques mois le 8^e corps d'armée avant d'être appelé, en août 1913, à prendre le commandement du 20^e corps à Nancy, poste qu'il occupait à la déclaration de la guerre. Théoricien incontesté, il s'est montré depuis



Le général Foch avec sir Douglas Haig.

un manœuvrier admirable. Résumant toute l'expérience nouvelle acquise depuis près de quatre ans, n'a-t-il pas dit : « Nous avons appris à tout oublier ! » avouant ainsi noblement qu'il avait dû pratiquer absolument le contraire de la théorie qu'il préconisait jadis.

S'il s'était tenu aux principes mêmes de la théorie, eût-il exécuté sa manœuvre, aussi



LE GÉNÉRALISSIME FOCH

habile qu'audacieuse, autour des marais de Saint-Gond, manœuvre qui eut un poids considérable dans le miracle de la Marne ! « Je suis enfoncé à droite, je suis enfoncé à gauche, je fonce au milieu ! » téléphonait cet homme au sang-froid extraordinaire au général Joffre, la veille d'engager la suprême bataille.

A la bataille de la Marne, le général Foch commandait notre 7^e armée, formée le 20 août avec les trois corps : le 4^e (général Eydoux, le 9^e (général Dubois) et un corps comprenant une division marocaine (général Humbert), et la 43^e division d'infanterie, plus deux divisions de réserve. Cette armée, qui constituait à peu près le centre de nos lignes, courait du sud de Sézanne jusqu'au-dessous du camp de Mailly et de Sompuis. En face d'elle se trouvaient les armées de von Bulow et une partie de l'armée saxonne de von Hausen. Le 6 septembre, établi sur un front passant au sud de Fère-Champenoise, Foch prenait l'offensive. La lutte se développait aussitôt, mais à tous les chocs l'armée résistait magnifiquement et, contre-attaquant avec une rare vigueur, elle progressait surtout à sa gauche. Le 7, bien que son aile droite entre Morains et Lenharrée fut attaquée par des forces supérieures, Foch tenait sans broncher, reportant cependant sa ligne un peu en arrière. Le 8 à l'aube, Foch, qui avait enlevé Sézanne après avoir emporté d'assaut le château de Mondement, faisait lire à ses troupes l'ordre du jour suivant : « La situation est « excel-
« lente. » J'ordonne à nouveau de reprendre vigoureusement l'offensive. » Et la 42^e division attaque alors Fère-Champenoise qu'elle emporte de haute lutte.



A ces succès, Foch en ajouta un « décisif ». Grâce à l'aviation, il connaît l'existence d'un trou entre les armées de von Bulow et de von Hausen, ce qui lui permit de pousser sa pointe en avant. Le général Foch avait senti immédiatement la possibilité d'obtenir une décision en profitant de la rupture d'équilibre du front allemand. Profitant de l'obscurité pour masser à sa gauche, devant la brèche allemande, les troupes de sa droite, où il ne laisse qu'un rideau, il les pousse comme un coin, et cette manœuvre audacieuse rejette l'ennemi en désordre sur les marais de Saint-Gond où il essuya des pertes effroyables. Poursuivant ses succès le 9 et le 10, Foch entra le 11 dans Châlons délivré.

Promu grand-officier de la Légion d'honneur, le général Foch recevait le commandement d'un groupe des trois armées du Nord avec lesquelles il devait gagner la bataille de l'Yser et d'Ypres, une de nos plus belles victoires. N'ayant à sa disposition que six corps d'armée contre seize, Foch, malgré cette infériorité numérique, ne cessa pas d'attaquer.

Pourtant cette bataille formidable, dont le résultat fut de barrer la route de Calais aux Allemands, vit à plusieurs reprises des heures critiques pour nous. La volonté inébranlable de Foch surmonta toutes les difficultés.

LE GÉNÉRAL FOCH

Dans une lettre écrite à la veille du Premier de l'An 1915, un colonel français retrace ainsi une scène mémorable dont il fut témoin :

« A Dixmude, ce sont nos fusiliers marins qui ont supporté tout le poids. Partis 8 000 ils sont revenus 2 000, et pas un officier n'est rentré. Le maréchal French n'en pouvant plus et ayant, lui aussi, des pertes effroyables, avait donné l'ordre de la retraite. C'est alors que le général Foch est venu, à 2 heures du matin, au quartier général anglais, faire rapporter cet ordre (dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre).

« Monsieur le Maréchal, a dit le général Foch, si vous retirez, c'est le débordement de ma gauche avec toutes ses conséquences. Nous tenons, avec six corps d'armée, tête à seize corps allemands. Si vous enlevez vos deux corps, je vais rester seul dans la proportion de un contre deux. Jamais, dans l'histoire, l'armée anglaise n'a reculé ; vous tenez l'honneur de l'Angleterre entre vos mains, comme je tiens celui de la France et le monde entier a les yeux sur nous. Dussé-je me faire tuer, je viens vous apporter ma parole d'honneur de soldat que je ne lâcherai pas pied. Mais je veux que vous me donniez la vôtre et vous avez le devoir de me la donner ».

— Le maréchal a pleuré et donné l'accolade au général Foch et répondu : « Oui ».

— Et le général Foch, qui remontait tout ce monde, avait eu la veille son fils et son gendre tués sous ses ordres, et il le savait. Les personnages de Corneille ne faisaient pas mieux. »

Fère-Champenoise et l'Yser ! Ces deux seules victoires suffiraient à la gloire du général Foch qui a reçu les plus hautes distinctions militaires françaises et anglaises : la grand'croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire, l'ordre du Bain, et à qui on fut redevable de la collaboration des armées françaises et des armées britanniques lors de leur offensive victorieuse sur la Somme. Placé hors cadre le 4 avril 1917 le général Foch fut appelé à prendre les fonctions de chef d'état-major de l'armée au ministère de la Guerre par décret du 15 mai 1917. Telles étaient ses fonctions offi-



Le général Foch avec le général Pétain.

cielles lorsqu'à l'automne dernier il se rendit en hâte sur le front italien et lorsque, le mars dernier, « en vue de faire face à la situation « actuelle, les gouvernements britannique et français, d'accord avec les hauts commandements, lui ont confié la charge de coordonner l'action des troupes alliées sur le front ouest ».

J'ai vu
**NOS SOLDATS SUR LES CHAMPS DE BATAILLE
 DE LA SOMME ET DE PICARDIE**



Prisonniers allemands.



Après l'attaque : Fantassins au repos.



Départ pour l'attaque aux environs de Moreuil.



Cavaliers franchissant à gué un affluent de la Somme.

Depuis Lassigny jusqu'à Moreuil, sur un front d'une longueur de soixante kilomètres, la lutte furieuse continue sans trêve avec des péripéties émouvantes dont le détail ne peut être lu sans émotion. La mâle résolution des nôtres aura certainement raison de

l'obstination furieuse de l'ennemi avide de conquêtes, qui, arrêté par nos feux ou rejeté par les contre-attaques déterminées de nos héroïques troupiers, n'a pu, pendant une semaine, après l'avance en coup de foudre sur les Anglais surpris, gagner un pouce de terrain.



A LA PUBLICATION D'UN PETIT ROMAN, JACQUES LANDIER REÇUT DES RAPPELS DE CRÉANCE

AVINGT ans, Jacques Landier débuta dans la littérature en écrivant de petits articles mal payés. — ce qui lui permit, car il avait des relations mondaines, de se faire un petit nom et d'avoir des dettes.

Oh ! de petites dettes ! A trente ans, il ne devait pas plus de dix mille francs à diverses personnes qui, de cinq louis à quinze cents francs, avaient consenti des avances à ce futur grand homme. Il savait obtenir facilement des concours financiers ; il savait aussi ne pas rembourser ses créanciers. Ceux-ci s'attristaient de le voir moins après lui avoir rendu service, avant de ne plus le voir du tout.

A la publication d'un petit roman, il connut une gloire passagère qui lui fit recevoir des compliments flatteurs et en même temps des rappels de créance indiscrets.

« Sans doute, puisqu'il venait de publier un livre avec tant de succès, il n'oublierait pas de s'acquitter envers un ami des mauvais jours qui avait mis son portefeuille à sa disposition. »

Il s'en voulut d'avoir publié une œuvre qui ne l'avait pas enrichi, mais avait ravivé les souvenirs d'anciens camarades oubliés.

Il leur répondit des lettres courtoises ; aussi bien c'était son métier d'écrire ; il tourna avec émotion l'épître dans laquelle il étalait sans contrainte son dénuement. Il rassurait d'ailleurs ceux qui s'étaient rappelés à lui, affirmant qu'il ne pensait qu'à eux et que bientôt, grâce à une comédie qu'il achevait, il était sûr de pouvoir ne plus rien leur devoir, qu'une gratitude infinie.

Ainsi le bruit se répandit que Jacques Landier écrivait une pièce exceptionnelle et quand on l'interrogeait sur son œuvre, il montrait des feuillets raturés. Comme on le pressait de en finir, il haussait des épaules découragées et répondait : « Peut-on travailler avec une grande liberté d'esprit quand on a la préoccupation du pain quotidien ! »

Celui à qui il devait la plus forte somme avait la même mentalité qu'un joueur qui court après son argent. Il espéra recouvrer sa première mise en en risquant une seconde.

— Combien vous faut-il de temps pour achever votre chef-d'œuvre ?

— Six mois au plus : tout est là, répondit l'autre en se frappant le front.

— Si j'étais sûr qu'en vous avançant trois mille francs...

Parole imprudente ! Landier s'écria : « Ainsi je réaliserai le rêve de ma vie ! »

Les trois mille francs ne durèrent pas trois mois, le temps pour Landier d'écrire juste

trois scènes qui d'ailleurs le satisfaisaient médiocrement. Et c'est au moment où il était bien obligé de se décider à reprendre une place obscure au secrétariat d'un journal — vivre ! — qu'il se sentit la tête bourrée des idées heureuses qui l'avaient fui pendant ses loisirs.

L'ami fortuné se refusa à croire à cette inspiration ; il ferma résolument sa bourse.

— C'est bien ! répliqua l'auteur ; je vais reprendre mon collier et renoncer à mes ambitions. L'autre trembla pour ses capitaux aventureux et chercha le moyen, sans qu'il lui en coûtât rien, de mener l'œuvre jusqu'au bout. Il démarcha pour trouver les camarades de l'écrivain qui avaient participé aux premières avances, et chaudement, comme on propose une affaire fauleuse à quelqu'un qu'on aime bien, il conseilla de mettre Landier à même de terminer sa tâche, en l'aidant. Ainsi il arriva à former une sorte de consortium de créanciers qui, pour ne pas tout perdre, firent vivre l'indolent dramaturge, qui travaillait à ses heures et ne mettait aucun empressement à sa besogne, puisqu'il se rendait compte qu'avec le temps il travaillait plus pour ses commanditaires que pour lui-même.

Du reste, il joua de malheurs ; lui qui n'avait connu que des aventures insignifiantes devint amoureux à lier d'une femme du monde qui pendant des mois lui refusa ses faveurs. Travaille-t-on quand on a une passion malheureuse au cœur ? Cette année-là fut complètement perdue. Alors la femme du monde, qui n'était que temporairement impitoyable, s'abandonna ; et, pendant deux saisons, il ne se préoccupa que d'elle ; tout à la joie de sa vie, il était incapable de participer à la vie imaginaire de héros qui ne l'intéressaient plus.

— Cela ne durera pas ! fichons-lui la paix !... conseilla le syndic du consortium aux associés.

Cela ne dura pas, en effet, car la dame du monde, un beau jour, quitta traîtreusement son amant, lequel donna quelques semaines le spectacle du plus violent désespoir et le témoignage d'un abattement qui le rendait impropre à tout effort intellectuel.

Jamais un malheureux ne fut à même d'apprécier la sollicitude de meilleurs amis, ne fallait-il pas qu'il fût bien aigri pour ne leur en garder aucune reconnaissance ?

A peine consolé, il allait se remettre au travail quand une maladie d'estomac le rendit impossible à fréquenter. Quelqu'un pourtant l'emmena à Vichy et le guérit juste à point pour qu'il partît accomplir une période d'instruction militaire. Et ainsi, à chaque instant, le hasard s'appliqua à arrêter dans son développement une œuvre qui depuis longtemps promettait beaucoup, sans jamais tenir grand chose. Cependant un soir, il parvint sans presque s'en rendre compte à faire tomber le rideau sur la dernière réplique — justement comme le délégué des commanditaires venait l'aviser qu'il devait cinquante mille francs au groupe et que l'assemblée générale avait décidé d'arrêter les frais.

La nouvelle que la pièce était finie les fit revenir sur leur décision. Ce n'est pas la veille du jour où ils allaient atteindre le but qu'il fallait renoncer à un dernier effort.

La lecture de la comédie fut triomphale et à la vérité chacun des auditeurs avait d'autant plus d'espoir qu'il s'estimait collaborateur. Tous furent d'accord pour voter de nouveaux crédits ; le temps de faire recevoir la pièce et de la monter...

Pour circonvenir un directeur, les associés se mirent en campagne, tandis que Landier se reposait de son long effort.

Les directeurs de théâtres résistent mal à des

solliciteurs qui ne sont pas suspects de littérature ; ils en tirèrent un bon augure et deux d'entre eux se disputèrent le manuscrit avant de l'avoir entr'ouvert. Landier vit donc son œuvre reçue d'enthousiasme sans goûter d'autres satisfactions que celle de n'avoir pas eu à bouger.

Il assista aux répétitions de temps en temps, assez pour séduire la jeune première et se brouiller avec elle huit jours avant la générale, — ce qui fit qu'elle abandonna son rôle et que le directeur et tous ceux qui avaient des intérêts dans l'affaire durent courir Paris pour découvrir une autre interprète.

Enfin la pièce fut jouée, et par miracle elle triompha.

Mais elle ne triompha pas modestement, elle triompha outrageusement. Les critiques et le public furent pour une fois d'accord ; le bureau de location fut assailli, les traducteurs payèrent ce que voulut Landier pour faire admirer la comédie au monde entier. Du jour au lendemain, l'auteur devint non pas un grand homme, mais le Grand Homme : les gens qui donnent à dîner se disputèrent l'honneur de l'avoir à leur table, une duchesse l'hébergea dans son château pour qu'il pût travailler à son gré. Et il travailla, — car il avait respiré le parfum de la gloire et l'odeur de la fortune, et il y avait pris goût.

On monte en hâte une nouvelle pièce dont la carrière ne fut pas moins heureuse, puis une autre qui réussit encore...

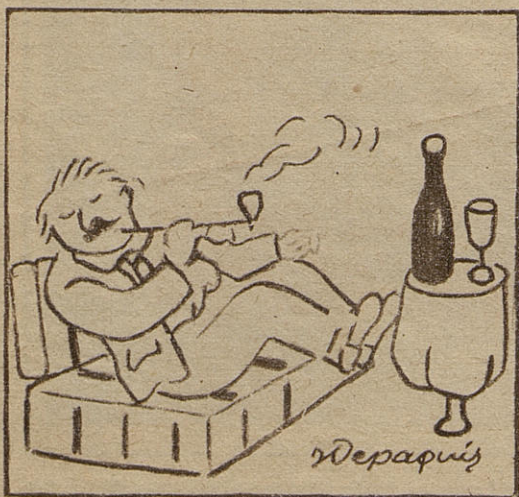
Dieu récompense les bienfaiteurs !

Non ! du jour au lendemain, quand ils virent grandir d'un tel essor le Landier parvenu qu'ils avaient préparé pour cette grande épreuve, ils préférèrent tout à coup son amitié, son estime, son commerce à leur argent. Si Landier avait eu l'idée de les rembourser, il aurait semblé quitte envers eux ! mais la gratitude éternelle qu'il leur avait promise ne valait-elle pas mieux ? Un peu d'argent perdu, sans doute ? L'argent ils l'auraient réclamé obstinément à un pauvre homme qui n'aurait réussi qu'à moitié ; mais au triomphant Landier ? n'était-ce pas risquer de le blesser...

Non ! non !

Ses créanciers sont toujours créanciers ! et c'est ainsi qu'ils s'occupent de lui, ils soignent sa gloire, ils l'ont marié, et maintenant ils le conduisent à l'Institut, pour avoir l'impression d'y entrer tous avec lui...

ROBERT DIEUDONNÉ.



L'indolent dramaturge travaillait à ses heures.



Ses créanciers le conduisent à l'Institut.

CE QUE VOIENT LES HUMORISTES.



(Dessin de Ray Ordner).

OU FINISSENT LES VIEILLES GLOIRES. — En 192... à la foire aux puces, parmi les vieilles ferrailles, le 210 de fameuse mémoire fait encore quelque figure.



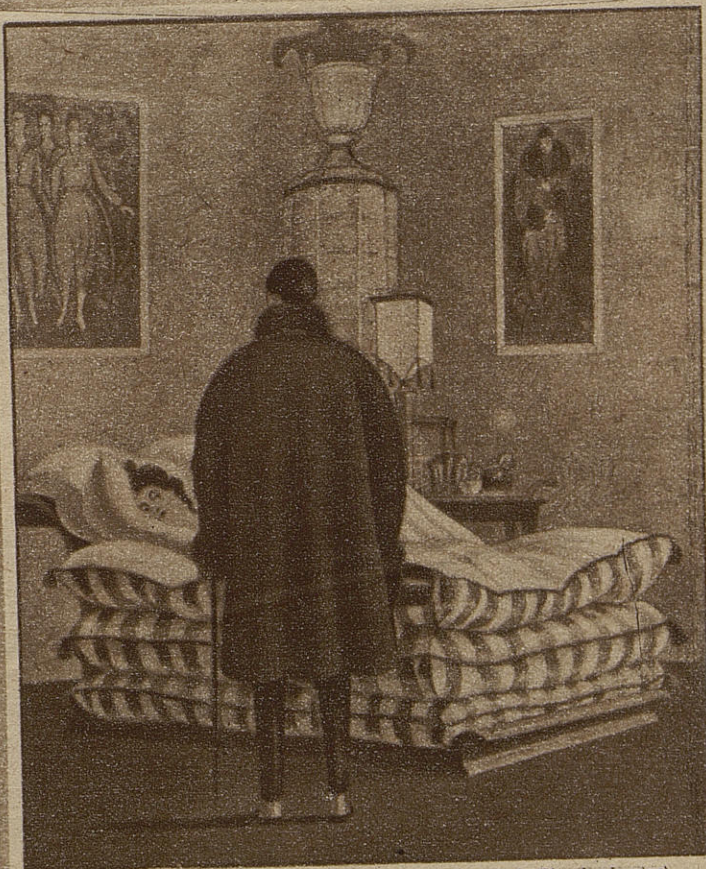
(Dessin de Ray Ordner).

POUR L'ALERTE N° 59... (dans quelques jours?). — Et moi qui rouspétais déjà quand il n'y avait que l'tambour!



(Dessin de Georges Villa).

LE DERNIER TOUR DU PROPRIÉTAIRE. — " Tout de même, j'aurais encore préféré renoncer à mes loyers ! "



(D'après le *Simplicissimus*).

COMMENT ILS JUGENT LES FRANÇAISES. — " Mon cher ami, penses-tu que je vais aller au procès Caillaux avec la robe que j'ai mise pour l'affaire Bolo ! "

J'ai vu.

LES TROUPES FRANÇAISES SE PORTENT AU SECOURS DES ANGLAIS ÉCRASÉS SOUS LE NOMBRE ET RÉTABLISSENT LE COMBAT (mardi mars)



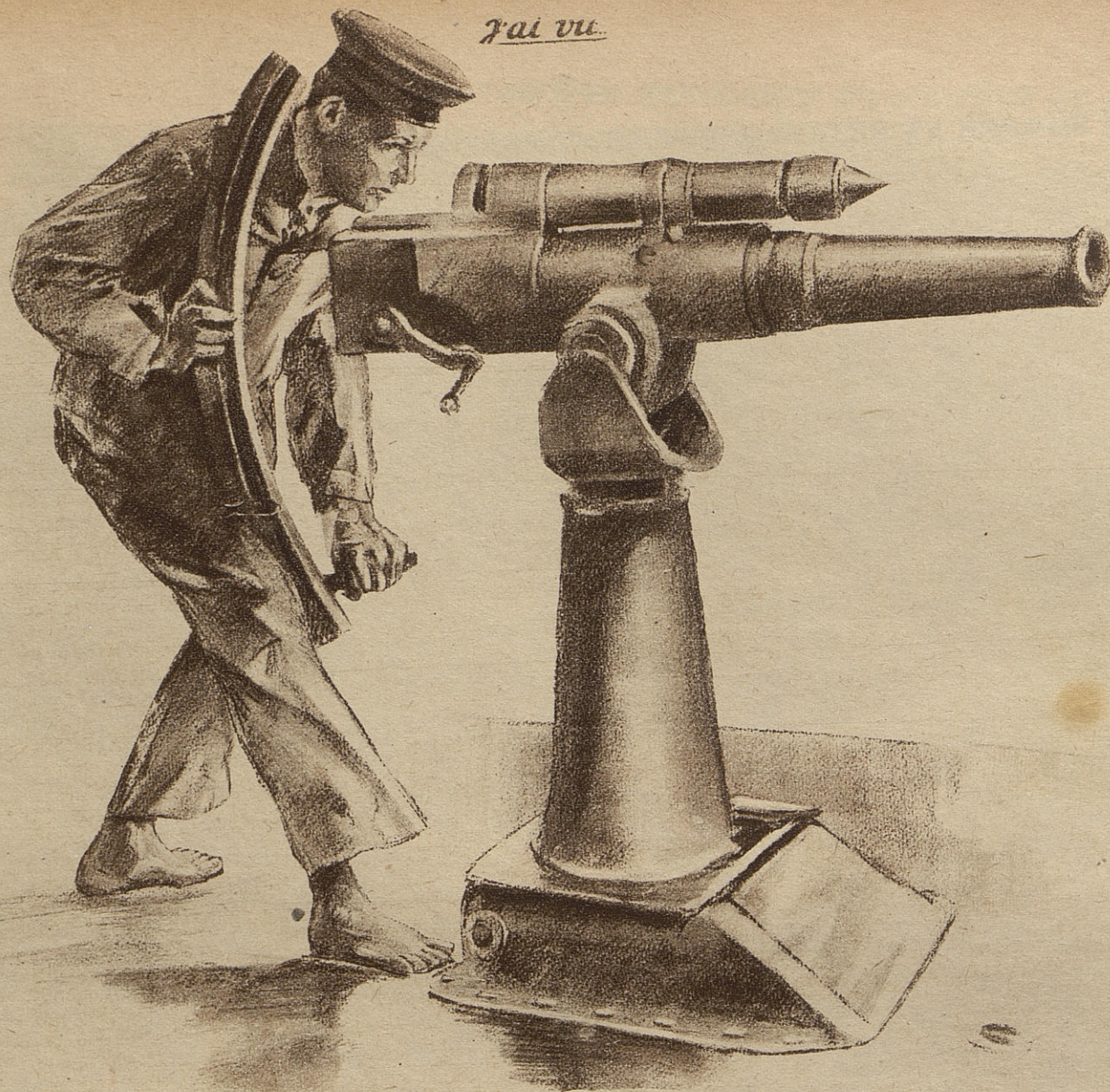
Léon Taurat.

Notre collaborateur Léon Fauret évoque ici, d'après le récit de témoins oculaires, l'arrivée en arrière des lignes des premières troupes françaises dans la bataille de géants qui se livre depuis plusieurs jours déjà sur le front de Picardie, et dont l'enjeu est moins Amiens que Paris. La

veille de la bataille, les hommes que l'on voit ici étaient occupés à des travaux. Au premier appel, ils accoururent, sentant que leur mission était une mission de sacrifice. Ils l'accomplirent héroïquement, dans le sens que l'on donne à ce mot. Un fait la résume : pour un seul régiment, 400

propositions de citations ont été établies, et les villages où ils prirent contact avec l'ennemi, Abbecourt, Marest-Dampcourt, seront aussi célèbres que Verdun. Lorsque les kakis, malgré leur indomptable courage, écrasés sous le nombre, virent arriver le flot des capotes bleues et les mâles visa-

ges de nos hommes, "le moment, dit un témoin anglais, fut prodigieusement pathétique. De telles minutes vivront éternellement dans la mémoire de nos soldats". On sait de quelle façon les troupes françaises mêlées aux troupes anglaises, se jetèrent dans la bataille et rétablirent le combat.



JULIUS HALBERT, LE MAÎTRE POINTEUR DE L'U-34, COMMENÇA A DONNER LA RÉPLIQUE...

LE JOURNAL DE HANS VON TUEBINGEN

COMMANDANT DU SOUS-MARIN ALLEMAND U-13.

« La destruction du submersible ennemi était de la bonne besogne, promptement et proprement faite. Elle me vaudra, je n'en doute point, une distinction: qui sait? peut-être la croix de fer.

« J'ai tout lieu d'être satisfait d'avoir adopté une nouvelle méthode d'observation par le périscope. Mon disque magnétique a fait des merveilles. Et puis, avec cet appareil, ma tâche est si simplifiée! Je n'ai plus besoin de rester, quatre heures durant, la tête renversée en arrière, les regards constamment fixés dans le prolongement du tube périscopique. Je m'assieds tranquillement sur un siège confortable et je regarde dans une chambre obscure sur le fond de laquelle se reproduit l'image de tout ce qui navigue dans les parages de mon vaisseau. La partie de la combinaison dont je suis le plus particulièrement fier est le disque magnétique, sorte de table tournante qui, comme la boussole, marque toujours où se trouve le Nord.

« Quelle que soit la position de notre sous-marin, les images reproduites sur le disque se voient toujours dans le sens même où

les objets sont placés à l'extérieur. De plus, l'endroit où se trouvent ces objets ainsi « relevés » est exactement indiqué, ainsi que les distances, grâce à des lignes tracées à la surface du disque.

« Je ne puis penser, sans que mon être entier frissonne, à la disparition si brusque et si cruelle de l'équipage de l'E-3. Le souvenir de Minna vient encore assombrir mes réflexions. Chère Minna, pensez-vous toujours à moi? A quatre reprises différentes j'ai reproduit en peinture vos traits si doux. Mais, hélas! Que vaut un portrait de vous — le pinceau d'un Raphaël s'y fût-il appliqué — rien ne peut rendre l'image que je me fais de vous! Rien ne peut rendre la candeur de vos yeux et l'éclat de votre sourire! Priez-vous pour moi, avec ferveur, comme chaque nuit je le fais pour vous? »

« 1^{er} janvier 1915.

« Seul un miracle a pu nous arracher à la mort à l'aurore de cette année. Nous avons été pourchassés par un navire anglais, mais finalement c'est nous qui avons réussi à couler cette forteresse flottante.

« Il était environ trois heures du matin lorsque j'ai relevé Fritz qui avait veillé la nuit entière. Il m'avait été impossible de dormir. De sombres pressentiments m'a-

vaient tenu éveillé. Qui n'a pas éprouvé ce malaise de l'âme, ces ridicules appréhensions qui vous donnent la chair de poule? Bien entendu, je rapportais à Minna ces craintes vagues qui m'agitaient et je ne pouvais m'affranchir de la funeste pensée qu'un malheur s'était abattu sur elle. La prière elle-même, cette douce et presque toujours si efficace panacée à tous nos maux d'ordre spirituel ou moral, la prière elle-même n'avait pas apaisé mes inquiétudes.

« Dans le kiosque où il était de garde depuis de longues heures, mon cher Fritz se « faisait vieux ». Ce fut joyeusement qu'il accueillit mon offre de prendre sa place, et, sans se faire prier, il s'en fut prendre un peu de repos. A peine venait-il de me quitter que j'entendis un bruit, assez sourd d'abord, puis de plus en plus distinct. Ce bruit est familier à l'oreille exercée des hommes d'équipage d'un sous-marin. C'était le bourdonnement des hélices d'un bateau à vapeur. Nous voguions doucement, filant environ quatre nœuds à l'heure. Et cela, à quinze pieds sous l'eau. Je poussai rapidement au large dans la direction opposée à celle d'où venait le bruit, et, en même temps, j'approchai suffisamment de la surface pour faire usage du périscope. Je pus voir alors, distinctement reproduite

La première partie de cet authentique « journal de bord » a paru dans notre dernier numéro. Nos lecteurs auront remarqué que Hans von Tuebingen, qui partit d'abord en croisière à bord de l'U-13, a pris ensuite le commandement de l'U-34.

sur le disque magnétique, la coque d'un gros navire qui cinglait vers nous.

« Aussitôt une torpille fut lancée. Elle toucha l'ennemi en son milieu, à égale distance de la quille et de la ligne de flottaison. Il était exactement trois heures. Une demi-heure après, l'énorme machine de guerre de quinze mille tonnes gisait au fond de la Manche.

« Ma chambre obscure me permit de contempler l'effroyable scène de désordre qui se joua pendant cette demi-heure qui précéda la disparition du navire. Fritz était venu me rejoindre. Il se tenait silencieux près de moi et regardait l'extraordinaire tableau reproduit sur le disque.

« Des quatre embarcations qui avaient été mises à la mer, l'une d'elles — une chaloupe — coula, et la plupart des hommes qui la montaient furent engloutis par les flots avant que ceux qui avaient pris place dans les autres canots se fussent aperçus du danger qui menaçait leurs camarades. D'ailleurs, quand la chaloupe chavira, les trois autres embarcations étaient déjà au complet. Combien d'hommes succombèrent dans ce naufrage? Je ne saurais le dire. Il en périt sans doute un plus grand nombre encore lors de l'explosion. Des centaines peut-être! Je ne me sens pas, cette fois-ci, les mêmes remords de conscience que lorsque nous coulâmes un sous-marin ennemi, en octobre dernier. Fritz, lui aussi, m'a paru enthousiasmé. Il est devenu loquace et m'a dit :

« — Toutes mes félicitations, Hans! Si vous continuez à couler nos ennemis avec autant de maestria, vous ne saurez plus où épinglez vos décorations.

« — Si l'on s'en rapporte au mérite, Fritz, lui ai-je répondu, il n'y aura pas assez de croix de fer pour vous récompenser vous-même. »

« 1^{er} avril 1915.

« Il y a quelque chose de divertissant dans cette horrible chose qu'est la guerre. Aujourd'hui, il ne m'est pas plus pénible d'envoyer une torpille accomplir son œuvre de mort que de pousser une balle de bowling. La chute des quilles, frappées par la balle, est un jeu moins plaisant pour moi que le torpillage d'un navire et de son équipage.

« Depuis que le blocus de la Grande-Bretagne est devenu actif, les aventures n'ont pas manqué. Pourtant, Dieu sait si j'avais besoin d'une excitation, de quelque nature qu'elle fût. Le souvenir de Minna hante constamment ma mémoire. Rien n'en peut distraire mon âme si ce n'est la chasse à l'ennemi et le combat avec ses vaillants équipages. Fritz prétend qu'il est bien heureux que je n'aie point de penchant pour les liqueurs fortes, autrement je serais perpétuellement ivre. Entre le temps des

combats et celui que je consacre à mon cher journal, je m'efforce de détacher ma pensée du tourment qui l'obsède, afin de ne pas devenir fou ou enragé. »

« 20 juillet 1915.

« Ce matin, vers cinq heures et demie, un gros vapeur, retour d'Amérique, est passé à moins d'un mille de nous, alors que nous étions à soixante kilomètres au sud de la côte d'Irlande. Evidemment il n'a point aperçu notre périscope, car il a continué sa



JOYEUSEMENT, FRITZ ACCEPTA MON OFFRE DE PRENDRE SA PLACE DANS LE KIOSQUE.

route sans qu'à son bord on témoigne la moindre agitation.

« A peine avions-nous perdu de vue ce bâtiment depuis une heure que nous aperçûmes un patrouilleur anglais qui faisait route de notre côté. Trop éloigné de nous pour que nos torpilles pussent l'atteindre, il filait à une allure telle qu'il ne tarderait pas à disparaître à moins que nous ne nous disposions à lui barrer la route. Tenter cette chance me paraissait trop dangereux, car la partie de la Manche vers laquelle le patrouilleur se dirigeait était littéralement couverte de vaisseaux de guerre anglais et, sans aucun doute, entièrement semée de mines.

« Je suis habitué à prendre en considération les avis de Fritz Launig, à telle enseigne que je n'adopte jamais une décision importante, qui puisse mettre en jeu le sort de l'U-34, sans le consulter préalablement. Je

l'ai donc envoyé chercher et l'ai prié de m'éclairer sur le parti à prendre en cette occurrence.

« — Par tous les moyens, il faut que nous remontions à la surface et que nous fassions tâter à ces Anglais de notre canon de 155 millimètres, me dit Fritz. Et il ajouta :

« — Nous pouvons plonger en moins d'une demi-minute et, lorsque nous aurons modifié notre position, émerger de nouveau. Donc, si notre première bordée n'a pas produit de résultats satisfaisants, nous pourrions les bombarder une seconde fois, puis replonger avant qu'ils soient hors de notre portée.

« A peine notre kiosque apparût-il à la crête des vagues que le patrouilleur déchargea sur nous ses canons à tir rapide. Il avait l'avantage de pouvoir faire feu le premier, car nous ne pouvions nous servir de notre canon avant que notre pont fut à fleur d'eau. De plus, ses canons étaient de portée plus longue que le nôtre. Pourtant, nous étions suffisamment près de l'Anglais — la distance qui nous séparait était d'environ 4 500 mètres, — pour que notre tir fût aussi sûr que si nous avions eu à viser une cible. D'ailleurs, nous avons à bord un canonnier, Julius Halbert, qui se vante de n'avoir jamais manqué son but et qui, pour dire vrai, est un véritable maître pointeur.

« Les premiers projectiles ennemis tombèrent à 200 mètres en deçà de nous. Mais les pointeurs anglais réglèrent leur tir et leurs coups se firent plus précis. Leurs obus n'éclataient plus qu'à quarante mètres de l'U-34 lorsque la pièce de Julius Halbert commença à leur donner la réplique. Notre coup irappa le patrouilleur en plein milieu et mit en pièces la chambre des machines. Pourtant, nous ne nous attardâmes point pour voir ce qui allait se passer.

Nous plongeâmes. Et c'est alors que je pus me rendre compte, en consultant le disque du périscope, du résultat obtenu par le tir d'Halbert. Une brèche plus large qu'un sabord avait été ouverte dans le flanc du navire et l'effet produit avait été tel que l'équipage, admirablement discipliné pourtant, en avait perdu la tête.

« Profitant de ce que les machines du vaisseau ennemi étaient endommagées, nous nous empressâmes de nous porter de tribord à bâbord, en conservant la même distance qu'auparavant. Cette manœuvre fut effectuée au jugé, à l'aveuglette, car nous n'osions point montrer notre périscope qui aurait dénoncé et nos intentions et notre position. Alors, émergeant de nouveau, nous envoyâmes un autre obus qui, celui-là, troua la coque de l'adversaire à la hauteur de sa ligne de flottaison. Nous avions replongé lorsque ses canonniers

ripostèrent. Heureusement, car cette fois leurs pièces étaient admirablement bien pointées; plusieurs projectiles s'enfoncèrent dans les flots, à quelques pieds de nous.

— Cette fois, me dit Fritz, j'espère que vous allez leur appliquer le traitement plus sévère des torpilles?

« Naviguant de nouveau à l'aveuglette, nous nous approchâmes alors jusqu'à deux milles de l'ennemi, bien que la portée efficace de nos torpilles dépassât trois milles. Puis nous remontâmes à la surface juste assez pour que, seul, le sommet du périscope émergeât... et rien qu'un instant encore. Les gaillards du patrouilleur « avaient l'œil », et, dès qu'ils aperçurent notre périscope, ils se mirent à tirer comme des enragés.

Il s'en fallut de peu qu'ils atteignissent leur but et je n'eus que le temps de jeter un coup d'œil sur le disque magnétique avant de rentrer mon périscope et de lâcher ma torpille.

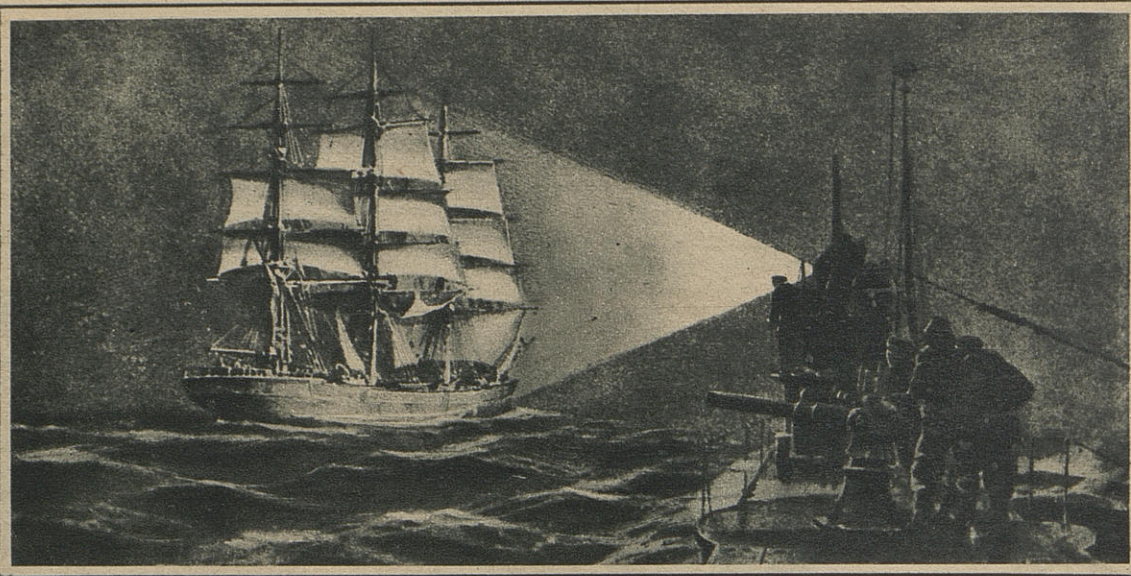
« Lorsque nous eûmes changé de position, je me risquai à prendre l'air à nouveau. Cette fois, il n'y avait plus à craindre qu'on tirât sur nous. Les canons du patrouilleur s'étaient tus pour toujours.

Il avait été touché en dessous de la ligne de flottaison. L'équipage s'était réfugié dans les embarcations de sauvetage dont quelques-unes poussaient déjà dans la direction de la côte.

« J'allais faire mettre en mouvement les machines pneumatiques pour chasser l'eau des ballasts quand apparut sur le disque une traînée de fumée noire, en bas de l'horizon, dans la direction nord-est.

« Nous fûmes bien inspirés d'attendre quelques minutes, car nous aperçûmes deux destroyers et un croiseur se dirigeant de notre côté.

Ils avaient sans nul doute entendu les appels par sans fil du patrouilleur et ils accouraient à toute vitesse à son secours. Il aurait été plus que fou d'engager le combat contre tant d'ennemis.



L'U 34 SURPRENANT DE NUIT UN VOILIER ANGLAIS.

Nous reprîmes le chemin d'Heligoland. J'avais hâte de rejoindre notre base. »

« 30 mars 1916.

« J'ai rêvé de Minna la nuit dernière. Je ne pense qu'à elle du matin au soir. Chaque jour, depuis de longs mois, je la nomme dans mes prières. Mais c'est la première fois qu'elle vient hanter mes nuits. Mon songe de cette nuit était d'ailleurs extrêmement confus. Je n'ai pu en retenir grand-chose. A mon réveil toutes les images précises avaient déserté ma mémoire. Ce dont je me souviens bien, par exemple, c'est que j'ai eu le cauchemar et je sens qu'il m'en est resté une pénible impression.

« Le 26 de ce mois, nous avons coulé trois vapeurs marchands et deux barques à voiles. Aucun homme ne périt au cours de ces opérations, du moins du fait de nos torpilles ou de nos obus. La mer était calme et je pense que les équipages ont pu gagner la côte sans trop de risques. Le lendemain ça été le tour d'un bâtiment norvégien qui transportait des conserves de viande d'Australie en Angleterre. Nous avions, en guise d'avertissement, tiré un coup de canon contre son bossoir. Il n'en tint pas compte et continua sa route. Un second projectile démolit ses appareils de télégraphie sans fil — Halbert est toujours le plus habile des pointeurs. — Le norvégien s'arrêta et l'équipage mit les embarcations de sauvetage à la mer. Je fis alors monter un de mes hommes à bord de notre prise. Une demi-heure après, trois bombes la mettaient en pièces. Son équipage comptait une trentaine

d'hommes. Deux furent tués par des éclats du grand-mât; deux autres s'enoyèrent, leur barque ayant chaviré. Nous aidâmes les survivants à remettre en état leur chaloupe quelque peu disloquée, et lorsque nous les eûmes remorqués jusqu'à environ 195 milles des côtes d'Irlande nous complétâmes leurs approvisionnements d'eau et de vivres qui avaient été per-

due dans la bagarre.

« Au moment où l'embarcation s'éloignait de nous, un des matelots qui s'y étaient réfugiés prononça quelques paroles qui ressemblaient à des imprécations. C'était un homme mince et hâlé qui, avec ses cheveux de jais, avait l'air d'un Espagnol plutôt que d'un Scandinave.

« — Il envoie le Kaiser à tous les diables, dit Eglau qui se trouvait non loin de cet homme.

« — Si vous me le permettez, dit Halbert en glissant une cartouche dans son pistolet automatique, je vais envoyer ce gaillard-là en enfer pour annoncer à Satan que Sa Majesté n'est pas disposée à y aller.

« Mon maître canonier parlait fort sérieusement. Je crois qu'il eût pris le plus vif plaisir à trouer la peau de l'insolent.

« — Comment savez-vous qu'il a manqué de respect à l'empereur? lui demandais-je.

« — Je l'ai bien compris, répliqua Halbert, je parle et j'entends le norvégien.

« Le canot de sauvetage était, à ce moment-là, à plus de cinquante mètres de nous.

« — Vous pourriez toucher quelqu'un d'autre à une telle distance, dis-je pour conclure. Je ne voulais pas paraître indifférent à une insulte aussi grave adressée à notre maître, mais il me répugnait de laisser briser la vie d'un homme pour une parole inconsidérée, inconsciente peut-être. »

(A suivre.)

SOLDATS ANGLAIS ATTENDANT, DEVANT BAPAUME, L'ORDRE DE MARCHER AU COMBAT



J'ai vu.

UNE JOURNÉE HISTORIQUE : LE GÉNÉRAL PERSHING VIENT OFFRIR AU GÉNÉRAL FOCH L'AIDE DE TOUTES LES TROUPES AMÉRICAINES EN FRANCE



Général Pétain.

Général Foch.

M. Clemenceau.

M. Loucheur.

Général Pershing.

C'était le jeudi 28 mars : l'effort allemand était tel que l'on pouvait encore douter du succès de nos armes, et ceci n'en ajoute que plus de prix à la démarche du général Pershing. Il faut citer sans commentaire ces paroles que l'histoire retiendra : " Mon général, dit Pershing à Foch, je viens vous dire que le peuple américain tiendrait à grand honneur que nos troupes fussent engagées dans la bataille. Je vous le demande en mon nom et au sien. Il n'y a pas en ce moment

d'autre question que de combattre. L'infanterie, l'artillerie, l'aviation, tout ce que nous avons est à vous. Disposez-en comme il vous plaira. Il en viendra encore d'autres, aussi nombreuses qu'il sera nécessaire. Je suis venu tout exprès pour vous dire que le peuple américain sera fier d'être engagé dans la plus grande et la plus belle bataille de l'Histoire ". Nous donnons ci-contre les personnalités qui assistèrent à la démarche du général Pershing.

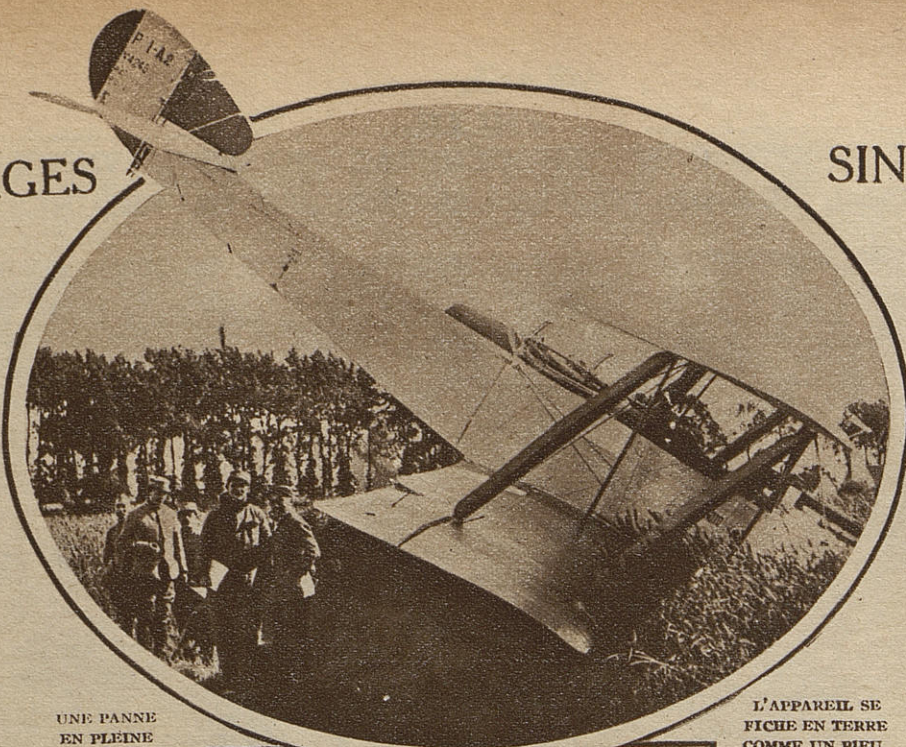
ATTERRISSAGES

M. Henry Bordeaux, dans le très beau livre qu'il a consacré à Georges Guynemer, raconte la chute de 3.000 mètres de hauteur que fit un jour son héros. Le spad rebondit sur le sol et resta fiché en terre comme un pieu. « Je suis resté totalement abruti pendant vingt-quatre heures, raconte Guynemer, mais m'en tire avec énormément de courbature (surtout à l'endroit de mes bretelles looping qui m'ont sauvé la vie), et une entaille au genou droit offerte par ma magnéto de départ. J'ai ruminé, pendant 3.000 mètres de dégringolade, la meilleure façon de m'emboutir (j'avais le choix de la sauce) : je l'ai trouvée, mais elle présentait encore 95 pour 100 de chances pour la croix de bois. »

M. Henry Bordeaux rapproche de ce récit celui d'une chute pareille que fit le lieutenant V. F... sur le bois d'Avocourt, après avoir heurté en l'air un de ses camarades d'escadrille. Le lieutenant V. F... n'avait pas perdu la tête, et pendant la prodigieuse descente manœuvrait. « Bientôt, écrit-il, les arbres de la forêt de Hesse apparaissent ; ils me semblent même s'approcher à une allure vertigineuse. Je coupe le contact pour ne pas prendre feu et, quelques mètres avant d'arriver sur eux, je cabre de toutes mes forces mon appareil pour qu'il se présente à plat. Un choc terrible ! Un arbre plus haut que les autres brise mes ailes droites et me fait pivoter sur moi-même. Je ferme les yeux. Un second choc, moins violent que je n'osais l'espérer : l'appareil s'est mis sur le nez et est venu s'abattre comme une pierre au pied de l'arbre qui m'avait arrêté. Je défais ma ceinture qui, par bonheur, a tenu, et je me laisse glisser à terre, tout étonné de ne pas sentir des douleurs affreuses. Seule ma tête est lourde et le sang coule de mon masque. Successivement je respire, je tousse, je remue bras et jambes, ahuri de constater le fonctionnement normal de toutes mes facultés. »

De pareilles chutes heureuses ne sont pas si rares qu'on le croit. D'autres, toutes semblables, finissent plus tragiquement pour les pilotes et les observateurs. Nous donnons ici deux photographies d'avions en panne, dont l'une rappelle le récit de Guynemer et l'autre celui du lieutenant V. F.

Si bon pilote qu'on soit on n'est jamais



UNE PANNE EN PLEINE CAMPAGNE :

SINGULIERS

sûr d'atterrir exactement où l'on veut et comme on veut. Un terrain d'atterrissage est un port dont l'entrée est toujours périlleuse. Tel plane plus longtemps qu'il ne veut et pique en plein dans une baraque du camp voisin ; tel autre, sentant son atterrissage manqué, veut repartir et retombe sur un toit de hangar proche en y fauchant ses roues ; tel autre roule sans pouvoir s'arrêter et entre en bolide dans les aéroplanes de ses camarades qui attendent tranquillement leur tour de départ devant les Bessonneaux.

Quand une panne surprend le pilote, il atterrit où il peut. Près de Champigneulle, dans une prairie des bords de la Meurthe, on vit un jour un de nos biplaces descendre à travers la brume, raser le sol, y rebondir, sauter la berge et s'arrêter en pleine Meuse, les plans sur l'eau, les roues sur le fond. Lorsqu'on vint les chercher en barque, les passagers fumaient leur pipe et causaient.

A ces atterrissages singuliers près des terrains ou en pleine campagne, un collectionneur d'anecdotes aériennes pourra joindre plus tard ceux qu'ont vus les lignes.

Un aéroplane d'observation tombe certain soir devant nos tranchées, près de Pont-à-Mousson. Le pilote a le pied pris dans le palonnier. Après deux heures de travail sous les yeux des Boches, l'observateur parvient à tordre le palonnier au moyen de sa mitrailleuse, dégage son camarade et rejoint nos lignes avec lui. Le lendemain, une équipe dévouée ramenait l'avion à travers les fils de fer.

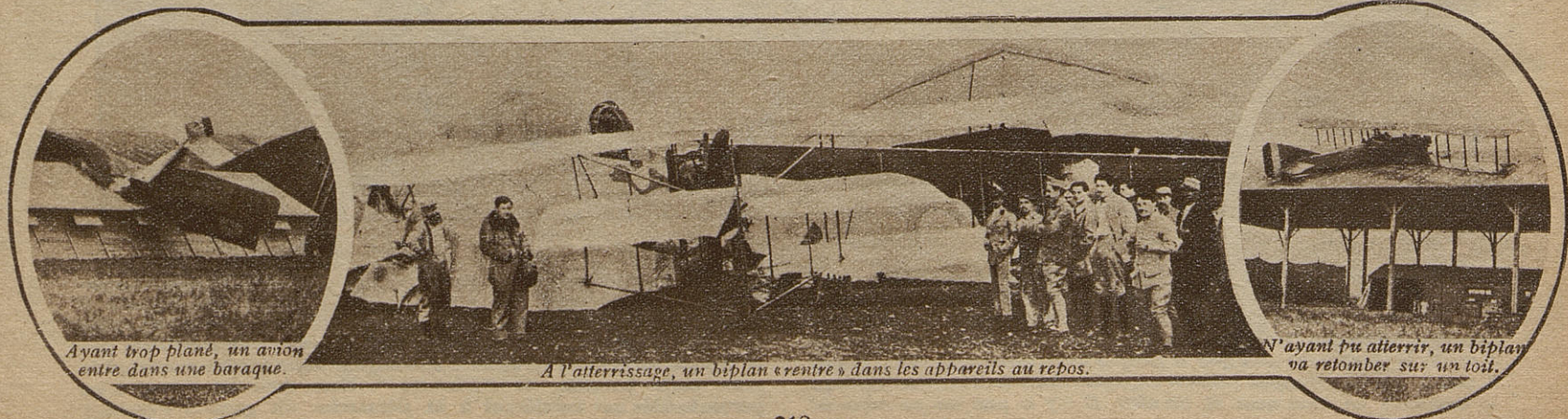
Au Chemin des Dames, en septembre dernier, un de nos avions qui poursuivait un « fantôme » boche au ras de ses tranchées fut attaqué soudain par deux avions de chasse allemands. Le pilote tué net par une balle et l'observateur très blessé, l'avion vint se poser sur le sol, entre nos troupes et l'ennemi. La nuit, les Boches s'approchèrent, fouillèrent nos aviateurs qu'ils croyaient morts tous deux. Mais, au petit jour, une patrouille de zouaves alla chercher l'appareil, le corps du pilote et l'observateur blessé, et les ramenèrent chez nous.

Ces exemples donneront une idée des incidents, pittoresques et dangereux à la fois, que comporte la vie de nos aviateurs. Il serait fort suggestif de pouvoir, sur ces détails curieux, réunir un ensemble de faits exacts et de souvenirs de témoins.

LE PALONNIER.



La chute du lieutenant V. F... dans le bois d'Avocourt.



Ayant trop plané, un avion entre dans une baraque.

A l'atterrissage, un biplan « entre » dans les appareils au repos.

N'ayant pu atterrir, un biplan va retomber sur un toit.

J'ai vu...

PARIS

SOUS

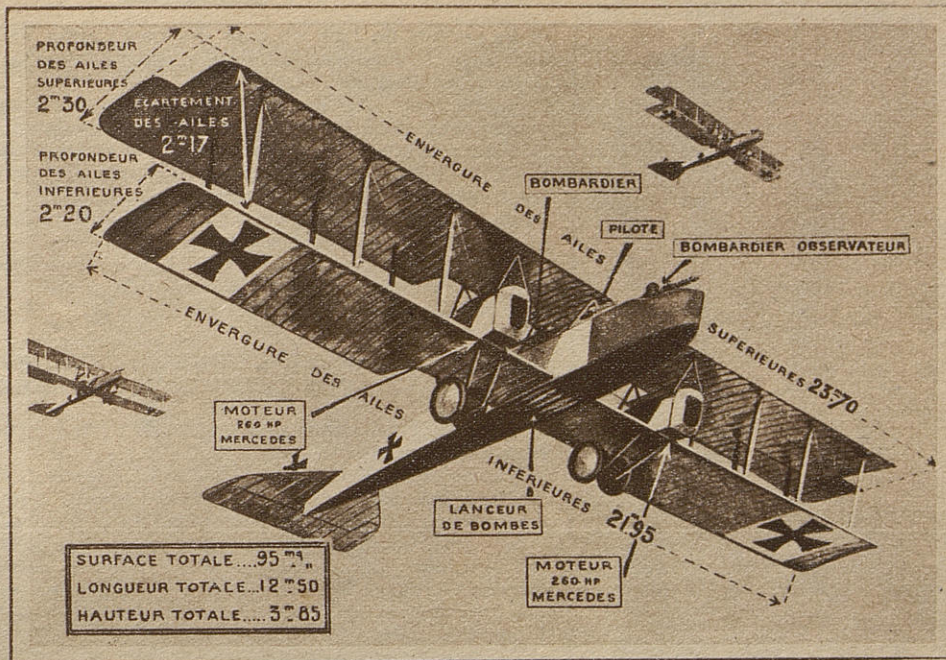
LES BOMBES

À début, lors des premiers raids d'avions, les bombes n'étaient en somme que des récipients métalliques, de forme quelconque et destinés à porter des charges d'explosif. Chaque Taube ne pouvait s'envoler qu'avec 50 kilos de charge: quelques engins de 10 à 20 kilos formaient tout le bagage du bombardier.

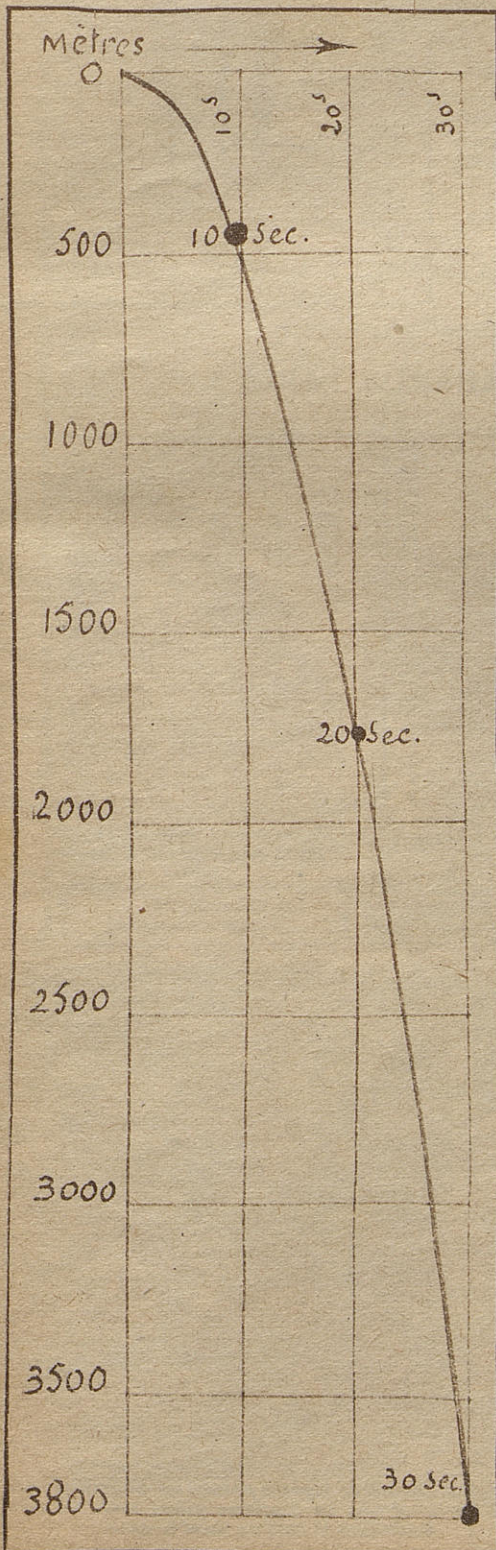
À bord des Zeppelins, on put transporter des poids plus considérables et les bombes prirent une forme mieux adaptée au but; ce sont ces formes nouvelles qui maintenant prennent place sur les Gothas, capables de transporter en moyenne une charge utile de 600 kilos.

CE QUE SONT LES BOMBES DES GOTHAS

Toutes les bombes des avions boches spécialisés pour les grands raids ont la forme d'un cigare allongé; la partie inférieure porte la fusée



DÉTAIL DE LA CONSTRUCTION D'UN GOTHA DE BOMBARDIEMENT.



dont le choc, en arrivant au but, déterminera l'explosion avec ou sans retard, au gré de l'opérateur; l'autre extrémité est munie d'une hélice métallique, ce qui a valu à la bombe le nom de torpille aérienne (voir figure.)

En fait, cette hélice est simplement destinée à régulariser le mouvement de descente en communiquant à l'engin une rotation autour de son axe de symétrie.

Les bombes les plus en usage sur les Gothas n'ont pas moins de deux mètres de hauteur et sont évidemment les plus redoutables.

Toutes sont fortement chargées en explosif. À cet effet leurs parois sont relativement minces — si bien qu'une bombe de 100 kilos peut contenir jusqu'à 68 kilos de matière explosive et incendiaire.

C'est là qu'il faut chercher l'explication de la puissance de ces engins dont les effets destructeurs sont formidables; c'est dans la production instantanée d'un volume de gaz considérable. Sait-on, par exemple, que le coton-poudre comprimé et brûlé en vase clos donne un volume de gaz équivalent à 860 litres par kilogramme sous une pression de l'ordre de 25 000 kilos par centimètre carré! Si nous prenons un engin chargé de 100 kilos de cette substance, nous comprenons immédiatement la poussée formidable résultant de l'expulsion instantanée des gaz libérés.

Mais, pour toutes sortes de raisons, la matière explosive contenue dans les bombes est un mélange de diverses substances associées. Chaque belligérant a adopté pour ses torpilles des formules préférées; les engins boches contiennent généralement comme explosif du trinitrotoluène et du perchlorate de potasse associés avec une forte dose de nitrate d'ammoniaque, le tout étant incorporé à de la sciure de bois humide. Nous avons aussi bien et mieux pour leur répondre, mais on comprendra que sur ce point la discrétion est de rigueur.

LANCEMENT ET CHUTE DES TORPILLES

Examinons maintenant les circonstances du lancement et de la chute des torpilles.

On serait tenté, au premier abord, d'assimiler un tir de batterie au repos à un lancer de bombes par un avion mobile. Les deux cas sont cependant essentiellement différents.

S'il vous est arrivé de laisser tomber un objet d'un train en marche, avez-vous remarqué que cet objet suit votre wagon jusqu'au moment

où il touche le sol? Ainsi, tout en descendant, il garde la vitesse que le train lui avait communiquée; il ne tombe donc pas suivant la direction du fil à plomb, mais le mouvement vertical se combine avec celui de translation pour faire décrire à l'objet pesant une trajectoire d'une forme particulière, analogue à celle d'un jet d'eau lancé horizontalement et que les mathématiciens appellent une parabole.

De même en sera-t-il pour une bombe projetée d'un avion en marche.

Prenons le cas d'un Gotha avançant de 30 mètres à la seconde, ce qui correspond à du 100 kilomètres à l'heure environ. En raison de la pesanteur agissant constamment, la bombe accélérera sa vitesse à chaque instant: parcourant 4^m,90 dans la première seconde, sa vitesse sera de 19^m,60 au bout de la deuxième, de 44^m,10 à la troisième, de 490 mètres après 10 secondes.

Arrêtons-nous à cet instant: pendant ces 10 secondes de chute, l'avion a fait un trajet de 10 fois 30 mètres, soit 300 mètres et, d'après l'exemple de l'objet tombant du train en marche, il doit toujours se trouver au-dessus de la bombe qu'il a lancée et qui a encore décrit une parabole.

Le bombardier doit donc lancer son engin bien avant de passer au-dessus du but à atteindre. La distance dépend de sa vitesse et de sa hauteur. Même en supposant qu'il connaisse l'une et l'autre, notre homme n'a pas le temps de faire des calculs, aussi a-t-il recours à un viseur, sorte de lunette mobile qu'il incline d'un certain angle fourni par des tables de tir où il lit rapidement les indications.

Toutefois, ces tables ne sauraient tenir compte de la direction et de la force du vent à différentes hauteurs; le rôle du bombardier est donc très délicat et il faut multiplier les coups pour toucher sûrement l'objectif. La nuit, si l'objet n'est pas éclairé, il ne reste aucun moyen de l'atteindre et c'est ce qui explique que, dans la plupart des cas (nuits sans lune), les points de chute des bombes de Gothas sont répartis au hasard.

La figure de la trajectoire décrite par la bombe vous explique aussi qu'un engin lancé par un avion ne perce pas nécessairement un toit. Si elle tombe dans une rue, il lui peut arriver d'entrer dans une habitation par le deuxième ou le troisième étage. L'obliquité de la chute s'accroît même très souvent du fait des déviations provoquées par le vent

Trajectoire réelle d'une bombe lancée par un Gotha se déplaçant dans le sens de la flèche et situé à 3800 m. du sol. Les lignes horizontales indiquent les hauteurs; les lignes verticales sont tracées de 10 en 10 secondes. Le graphique tient compte de la résistance de l'air. On voit que la chute est oblique en tous les points.



Un objet lancé d'un wagon dans la position 1 touchera le sol lorsque le wagon sera dans la position 2, après avoir parcouru une courbe nommée parabole.

J'ai vu.



et les remous de l'air au coin des rues ; enfin et surtout par une sorte de balancement de l'engin analogue à celui d'une toupie que fouette l'écolier.

Quant aux vitesses de pénétration, elles sont théoriquement assez faciles à calculer. Elles augmentent en proportion du nombre de secondes que dure la chute. Pour les trouver il suffit de multiplier ce nombre de secondes par 9^m,80, vitesse acquise dans la première seconde. Après 10 secondes de chute, un engin frappe donc une paroi à la vitesse de 10 fois 9^m,8 soit 98 mètres à la seconde.

Toutefois ce calcul, en pratique, n'est pas très exact, car l'air agit comme un frein ; si bien qu'à partir d'une certaine hauteur la vitesse ne s'accroît plus.

**LES PRÉCAUTIONS A PRENDRE
LORSQUE L'ALERTE EST DONNÉE**

Quelques conclusions se dégagent de toutes ces données, nous les énoncerons brièvement.

Au cas où un raid de Gotha est signalé, ne restez pas dans un appartement, quel que soit l'étage que vous habitez : nous avons vu qu'une bombe peut pénétrer à toutes les hauteurs.

L'engin travaillant surtout par la compression exercée sur les murailles qui croulent sous la poussée des gaz, descendez dans la cave. Si vous y restez murés, ce ne sera que demimial, et vous serez vite libérés par les services publics toujours aux aguets.

La probabilité pour qu'une habitation de Paris ou de banlieue soit touchée est très minime, on l'a fait remarquer bien des fois, mais la chance(?) d'être frappé dans une cave est encore moindre.

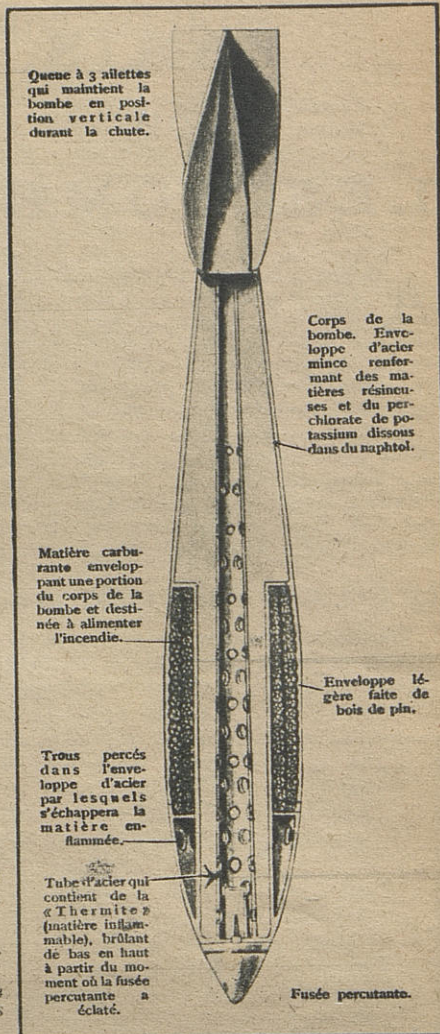
Évitez les agglomérations où s'engendrent vite les paniques. Les abris classés ne sont pas souvent meilleurs que les autres et j'ai toujours vu avec terreur ces gens entassés dans des métros ou dans des caves par centaines. En cas d'accident le nombre des victimes est considérable.

A Dunkerque, à Nancy et dans toutes les villes habituées aux bombardements, chacun va dans sa cave et s'en trouve bien. C'est la seule solution vraiment pratique pour les Parisiens.

ABBÉ TH. MOREUX,
Directeur de l'Observatoire de Bourges.

Grosse bombe-torpille lancée par avion. Son poids est de 300 kilogs. Sa hauteur de 2 m. 76 environ.

Coupe et détail de la torpille incendiaire lancée par les avions de bombardement.



QUELQUES PRÉCISIONS SUR LE CANON QUI BOMBARDA PARIS

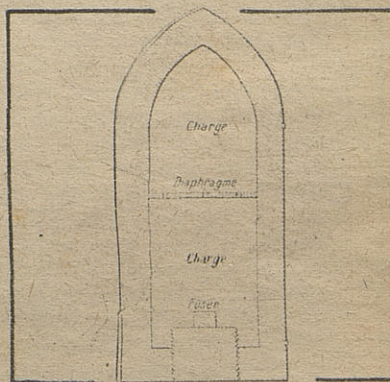
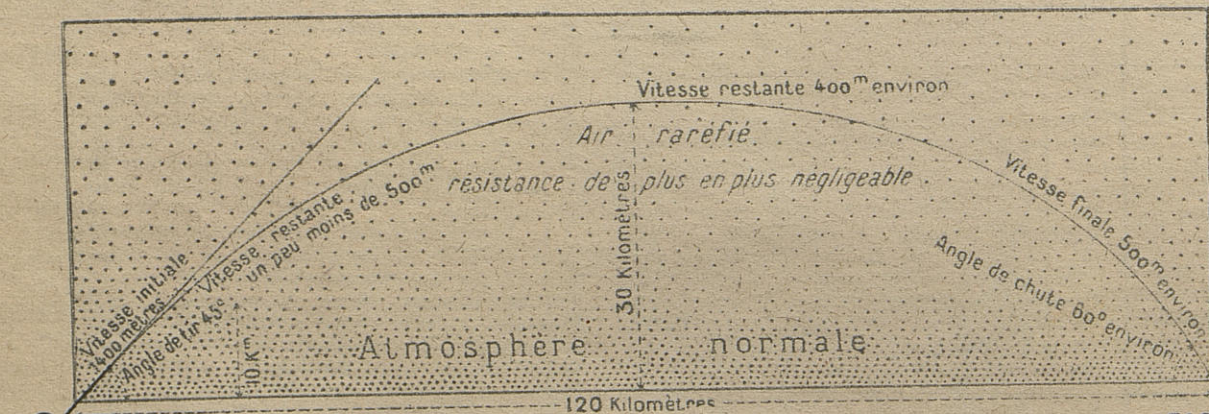
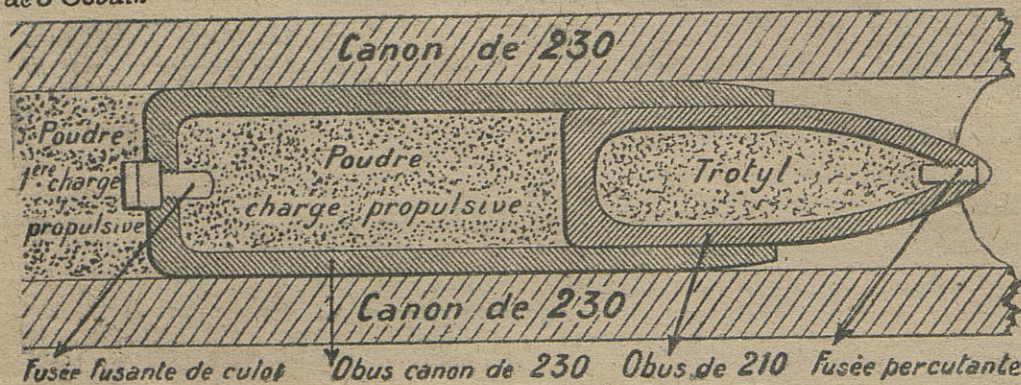


Schéma des obus tirés sur Paris par le canon à longue portée.

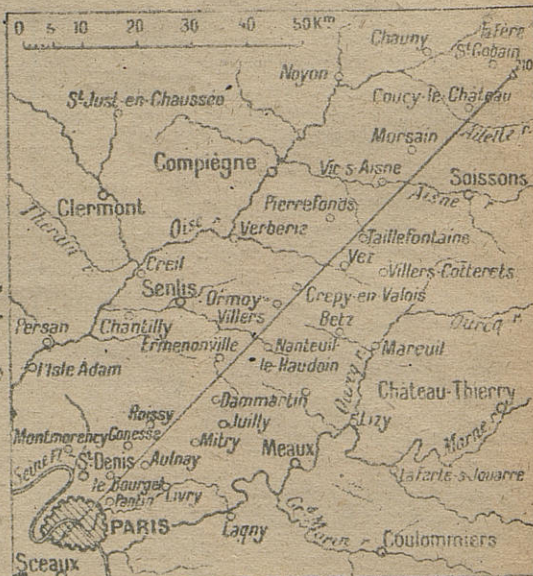
Schéma de la trajectoire probable d'un obus tiré par un canon de 230 à longue portée.



SI C'ÉTAIT UN OBUS GIGOGNE. — On a émis l'hypothèse (que les événements ont démentie), que le fameux obus était en réalité deux obus emboîtés l'un dans l'autre et dont le premier de 230 chargé de poudre éclaterait en un point de la trajectoire et propulserait l'obus de 210 (d'après Excelsior).

Lorsque parut dans le Temps un communiqué annonçant que les Allemands bombarderaient Paris avec un canon, ce fut une énorme stupeur et peu de gens y crurent. Puis il fallut se rendre à l'évidence. C'était bien un canon et qui envoyait ses obus à 120 kilomètres. Comment est ce canon, quelles sont ses caractéristiques ? On en est réduit à des hypothèses.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que s'il est construit d'après les formules classiques, il faut qu'il réalise deux conditions : 1° Vitesse initiale exceptionnelle obtenue à l'aide d'une pression considérable. 2° Résistance élastique de la culasse en rapport avec cette pression. Les cartes et schémas que nous donnons ci-dessus sont empruntés à notre grand confrère l'Illustration.



Région au-dessus de laquelle passent les projectiles tirés vers Paris par une ou plusieurs pièces installées sans doute dans la forêt de Saint-Gobain.

LES DIMANCHES DE LA SANTÉ



Une mère passe la poterne.



La famille d'un prisonnier.



La grande porte d'entrée de la Santé.

En médaillon : 1. Goldsky. — 2. Landau. — 3. Loustalot. — 4. Caillaux. — 5. Bolo. — 6. Humbert. — 7. Comby. — 8. Marion. — 9. Tremblez.

Il est un coin de Paris qui chaque dimanche s'anime. C'est la rue qui longe le mur de la noire façade de la Santé. Dans cette prison d'Etat vivent en effet, à côté des hôtes illustres que la prévoyance du capitaine Bouchartion y plaça, des malfaiteurs de moindre envergure. Ils y attendent de rendre des comptes aux juges pour quelque délit de droit commun. Tant qu'ils ne sont que prévenus ils ont la faveur de recevoir chaque dimanche la visite de leurs parents. On leur apporte quelques douceurs, du linge de rechange, et ce sont les brigadiers qui rendent paniers et filets à ceux qui attendent devant la porte. Les prévenus politiques, Caillaux, Humbert, Loustalot et C^{ie}, reçoivent, eux, le lundi, sauf Bolo, toutefois, à qui sa situation de condamné à mort vaut la faveur peu enviée de voir plusieurs fois par semaine sa femme et son frère, l'abbé.



On rapporte les filets à provisions vides.



La visite est finie.



Un dernier coup d'œil aux provisions.



Les deux vieux ajoutent une dernière douceur.

EN MARGE DE LA GUERRE



Contrainte d'abandonner pour la seconde fois sa chaumière, une évacuée de Ham arrive à Paris.



Dans une école souterraine, installée dans une cave près de Reims, les enfants se souciant peu du bombardement apprennent l'histoire de France en lisant les hauts faits de nos vaillants poilus.



A leur arrivée à Paris, les évacués de la Somme sont conduits en voiture dans des refuges.



Sur le front italien : le général français Lévi et le général d'artillerie italienne Fredini.



Par suite d'une panne de locomotive, un train de troupes alliées s'arrête en plein champ : une chanteuse américaine, infirmière de la Croix-Rouge, chante au milieu des rails, à la grande joie des soldats français, anglais et américains.



Sur le front tenu par les troupes américaines : une inspection du général Franchet d'Esperey.



Le capitaine Ladoux, l'ancien chef du 2^e bureau, est l'objet d'une instruction.



Le lieutenant-aviateur prince de Tonnay-Charente, récemment disparu.



Le compositeur Claude Rohan applaudi aux Matinées Nationales de la Sorbonne.



Notre collaborateur Robert Dieudonné, qui publie *Hommes de chevaux*.



Le pilote-aviateur Francis Carco qui publie les *Malheurs de Fernande*.



Persécutées par les hordes allemandes et bulgares, les paysannes roumaines abandonnent leurs villages et s'enfuient au hasard pour échapper à leurs bourreaux.



M^{lle} Hélène Brion, l'institutrice défaitiste devant le conseil de guerre qui l'a condamnée à trois ans de prison avec sursis.



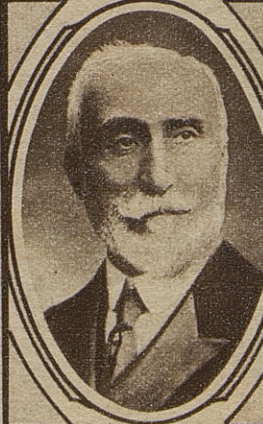
Sur le front français, des territoriaux italiens sont venus donner un coup de main à nos "pépères" pour préparer les tranchées de soutien.



M. Lucien Millevoye, député de Paris, qui vient de mourir dernièrement.



Coopérant avec les Anglais, les troupes belges du Congo achèvent la conquête de la dernière colonie allemande. Les colonnes du colonel Huyghé (à droite), poursuivent les derniers ennemis dans un pays marécageux, soignées par le docteur Stradda (à gauche), médecin-chef de l'expédition.



Le président Maura a formé un cabinet espagnol de concentration.

SUR UN LIVRE, CETTE MARQUE



EST LA MARQUE DU SUCCÈS

LES LIVRES LES PLUS DEMANDÉS :

LÉO LARGUIER
LES HEURES DÉCHIRÉES
 (NOTES DU FRONT) Illustrations de R. DILIGENT
 Un volume in-18. (5^e mille)... .. Net 4 fr. »

CLAUDE FRÉMY
PLUS PRÈS DE TOI
 CEUX DE KITCHENER EN FRANCE
 Un volume in-18. (4^e mille)... .. Net 4 fr. »

PIERRE MAC ORLAN
LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE
 ROMAN D'AVENTURES Illustrations de GUS BOFA.
 Un volume in-18. (6^e mille)... .. Net 4 fr. »

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française
L'ÉNIGME DE CHARLEROI
 (Que s'est-il passé à Charleroi?)
 Un volume in-18, 128 pages, 4 cartes. (27^e mille)... .. Net 1 fr. 50

JACQUES MORTANE
CHASSEURS DE BOCHES
 Couverture en couleurs de DAGUET
 Un volume in-18. (6^e mille)... .. Net 4 fr. »

Capitaine LANGEVIN
CAVALIERS DE FRANCE
 Illustrations de GÉRARD COCHET. Préface de Théodore CHEZE.
 Un volume in-18. (4^e mille)... .. Net 4 fr. »

ERIC ALLATINI
SAVOIA! (LA GUERRE DES CIMES)
 Couverture en couleurs de CAPPIELLO
 Un volume in-18. (3^e mille)... .. Net 2 fr. »

ROBERT SCHEFFER
ORIENT ROYAL
 (Cinq ans à la Cour de Roumanie)
 Un volume in-18. (4^e mille)... .. Net 4 fr. »

CH. DERENNES
CASSINOU VA-T-EN GUERRE
 Illustrations de LÉON FAURET
 Un volume in-18. (6^e mille)... .. Net 4 fr. »

D^r LUCIEN-GRAUX
LE MOUTON ROUGE
 (Contes de guerre)
 Un volume in-18. (6^e mille)... .. Net 4 fr. »

D^r LUCIEN-GRAUX
LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE
 Deux volumes grand in-16. (6^e mille)... .. Net 12 fr. »

HENRY DECOIN
JEPH, LE ROMAN D'UN AS
 Préface de G. DE PAWLOWSKI
 Un volume in-18. (4^e mille)... .. Net 4 fr. »

VICTOR BREYER
LES FLANDRES EN KHAKI
 Couverture dessinée par HAUTOT. Préface de C. FAROUX.
 Un volume in-18, 104 pages. (4^e mille)... .. Net 2 fr. »

GASTON SORBETS
LUEURS ET REFLETS DE LA GUERRE
 (Pour ceux qui ont souffert)
 Un volume in-18. Net 4 fr. »

GERMANIA LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
 LES ALLEMANDS PEINTS PAR LES NEUTRES
 Album grand in-4, caricatures allemandes et des pays neutres. (16^e mille)... .. Net 3 fr. 50

AU SOLEIL ET SUR LES MONTS
L'ÉTAPE LIBÉRATRICE LA VIE DE NOS SOLDATS ET DE NOS ALLIÉS INTERNÉS EN SUISSE

Ouvrage illustré de 565 héliogravures. Tirage de grand luxe sur magnifique vélin.
 Un volume grand in-4 (23-31), franco Net 30 fr.

ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ

Ancien député au Reichstag.

LE PROFESSEUR KURT-OSCAR MULLER (Ses lettres de 1912-1913. Son carnet de Guerre). Préface de M. Paul DESCHANEL, de l'Académie française. Couverture dessinée par HANSI.
 Un volume in-18. Net 4 fr.
TÊTES DE BOCHES. Un vol. in-18.. Net 4 fr.

PROPOS DE GUERRE. Un vol. in-18. Net 4 fr.
L'ALLEMAGNE QU'ON VOYAIT ET CELLE QU'ON NE VOYAIT PAS. —
 Un volume in-18. Net 4 fr.
CE QU'ÉTAIT L'ALSACE-LORRAINE ET CE QU'ELLE SERA. Un vol. in-18. Net 4 fr.

FRANCE-ALSACE par Paul-Albert HELMER
 Préface de M. Henri WELSCHINGER
 Un volume in-18 Net 4 fr.

MANUAL FOR SOLDIERS IN FRANCE, par G. RUFFIER
 Petit volume relié, format de poche. (60^e mille). Net 3 fr.

MANUAL FOR WAR-WOMEN IN FRANCE
 par G. RUFFIER Petit vol. relié, format de poche. (30^e mille). Net 3 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE 30, rue de Provence, PARIS
 TÉLÉPHONE : Bergère 39-61; 39-62

JUBOL

nettoie l'intestin



De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même JUBOL chasse les mauvais microbes de l'intestin

L'OPINION MEDICALE :

Il suffit au malade d'avaler chaque soir, sans les croquer, de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez les malades.

Prof. Paul SUARD,
Ancien professeur agrégé aux Ecoles de médecine navale,
Ancien médecin des Hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

FILUDINE

et les affections du foie

FILUDINE est le remède type :

- 1° Des coliques hépatiques et de la lithiase biliaire;
- 2° Des cirrhoses du Foie;
- 3° De la dyspepsie gastro-intestinale;
- 4° Du paludisme, dont elle est le seul et véritable spécifique, associée à la quinine;
- 5° Du diabète.



L'OPINION MEDICALE:

Le meilleur moyen de régénérer la cellule hépatique, dont la fonction est si souvent altérée dans le diabète, est l'emploi chez les diabétiques de l'opothérapie hépatosplénique, telle que permet de la réaliser admirablement la Filudine chaque fois que la glande hépatique se montre inférieure à sa tâche

D^r E. AMERIC,
Ex-chef de clinique à l'Université de Toulouse.

MORS CONCOURS
SAN FRANCISCO, 1915

Nouveau Prométhée, l'hépatique est délivré par la FILUDINE de la maladie qui lui ronge le foie.

Nous possédons le vrai spécifique du paludisme, de l'insuffisance hépatique, de toutes les altérations dont souffre le foie cirrhose, diabète, coliques, cancer; nous pouvons terrasser les fièvres intermittentes les plus tenaces. Avec la Filudine a cessé le cauchemar de notre ancienne impuissance dans le traitement des maladies hépatiques. Il faut qu'on le sache aussi bien chez nous qu'outre-mer. Il faut qu'aucun médecin ne puisse désormais l'ignorer.

D^r DASSY DE LIGNIERES,
Ancien chef de laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris

T^{ous} ph^{armacies} et établ^{issements} Chatelain, 2, r. Valenciennes Paris. Le n^o 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.



Etabl^{issements} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t^{outes} ph^{armacies}. La boîte, fr. 5,30; les 4, fr. 20 fr. La g^{rande} boîte, fr. 7,20; les 8, fr. 20 fr.

Fait tout essayé, mais le meilleur produit, c'est la GYRALDOSE.

FANDORINE

Malaises féminins
Irrégularités
Vapeurs, Migraines



Dans leurs mémoires : les docteur POULLET, professeur agrégé à la faculté de Lyon; RIGNIER, ex-interne des hôpitaux de Paris, ancien chef de laboratoire d'électrothérapie de la Charité de Paris; M. GRAUD, de Reims; J. VALENTIN, de la faculté de médecine de Lyon, médecin gynécologiste, conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Le flacon de FANDORINE, franco 11 fr.; flacon d'essai, franco 5 fr. 30.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Bourgeonner n'est pas le symptôme d'une santé florissante.

L'OPINION MEDICALE :

Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.

D^r RAYNAUD,
Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Etabl^{issements} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, fr. 11 fr. Brochure sur demande.